

PATRICK ISABELLE

# HENRI CIE

Coucou café  
contre-attaque

## **Mon histoire**

**Je m'appelle Henri Côté.**

**Il ne sert à rien de vous cacher que je suis adopté. La plupart d'entre vous le savent déjà. Ce que peu connaissent cependant, c'est l'histoire derrière mon adoption. Il s'agit d'un secret bien gardé par mes parents. Si la vérité sortait au grand jour, qui sait ce qui pourrait arriver? Moi, je m'en doute.**

**Quiconque osera continuer à lire s'expose à de graves dangers. La colère de ma mère est réputée pour être terrible et sans fin. Soyez avertis.**

**Il faut remonter à une époque où les téléphones cellulaires étaient gigantesques, presque une denrée rare. Le monde entier venait de tourner la page d'un siècle sombre et découvrait**

tranquillement les joies d'une invention révolutionnaire : Internet. Dans ce temps-là, il était encore commun de se faire livrer les nouvelles, imprimées sur du papier, tous les matins à la maison. Les gens écoutaient leur musique sur un disque compact et se rendaient régulièrement à un endroit mythique appelé le club vidéo pour y emprunter des films sur un support DVD... pire : sur une cassette VHS.

Cette journée-là était particulièrement humide. Lorsque l'avion se posa sur la piste, le soleil plombait tellement fort sur l'asphalte que l'air semblait onduler à l'horizon. La femme qui descend l'escalier de l'appareil, avec les verres fumés et le grand chapeau, c'est ma mère. À l'époque, elle était encore connue sous le nom de Lys. Cette mystérieuse diva avait conquis la gloire et avait réussi, grâce à sa voix et à sa personnalité délirante, à monter au sommet des palmarès canadiens. L'homme derrière elle, qui transporte les valises avec ses cheveux roux qui tombent devant ses yeux, c'est un jeune artiste prometteur nommé Marc-Antoine. C'est mon père.

Personne ne les connaît dans ce pays lointain.  
Personne ne les regarde. Ils se frayent un chemin

à travers la foule amassée devant l'aérogare, jusqu'à un minuscule autobus dans lequel ils grimpent de peine et de misère. Les gens y sont serrés comme des sardines. Ma mère doit même s'asseoir sur les genoux de mon père pour laisser de la place à une vieille femme un peu rabougrie. Il règne une chaleur terrible dans le véhicule. Jamais mon père n'a eu si chaud. Il pourrait littéralement tordre sa chemise pour alimenter en eau un petit village entier.

Ils débarquent de l'engin pour grimper dans un autre, tout aussi peuplé. Certains passagers vont jusqu'à prendre place sur le toit de l'autobus. Les sièges sont hautement inconfortables et la route est cahoteuse. Le véhicule s'enfonce dans la jungle. Le soleil disparaît. L'humidité persiste. Lys et Marc-Antoine sont si épuisés qu'ils remarquent à peine les odeurs étranges qui les entourent. Ils ne songent qu'à une chose : leur destination.

Marc-Antoine déplie à nouveau le papier qu'il garde dans sa poche de pantalon depuis le départ du Québec. Il relit les instructions, pour la centième fois. Il les connaît par cœur, mais le geste le rassure. Et ça fait passer la balade un peu plus rapidement. Dans le fond de l'autobus,

un groupe de jeunes écolières entonnent un chant traditionnel pendant que leur aînée marque le rythme avec un tambourin. Lys ferme les yeux pour retenir ses larmes. Elle est submergée par une émotion étrange. Un mélange de tristesse et de joie immense. Elle forme un éventail avec un vieux journal trouvé par terre et tente de sécher son visage, dans de grands mouvements frénétiques. Elle essaie de se convaincre que ce n'est que la fatigue qui la bouleverse à ce point.

Or, c'est la pauvreté des habitants de ce pays qui l'atteint. Elle voit des enfants courir après le véhicule, le long de la route, avec à peine quelques morceaux de tissu sur le dos. Et malgré le fait qu'ils n'ont pas de chaussures, ils poussent des cris en riant. Ils ne savent même pas à quel point ils vivent dans la misère. Lys trouve cela insupportable. Elle en rêvera souvent par la suite, incapable de chasser cette image-là de sa tête. Rien de ce que la gentille dame de l'agence lui avait dit ne l'avait préparée à un tel choc.

Au bout de plusieurs heures, Lys et Marc-Antoine débarquent dans un village au milieu de nulle part. Un petit bonhomme à lunettes les accueille.

Il ne parle pas un mot de français ni d'anglais, mais il tient entre ses mains une pancarte sur laquelle il est écrit : M. ET MME CÔTÉ. La nuit tombe. Ils le suivent jusqu'à un petit abri qui leur est destiné. Le plancher est en terre. Les fenêtres n'ont pas de vitre. Au-dessus des deux lits de camp est accrochée une longue moustiquaire qui empêche les bestioles de venir les dévorer dans leur sommeil. Mais ni l'un ni l'autre ne réussissent à fermer l'œil.

— Marc-Antoine ?

— Oui, mon amour ?

— J'ai peur.

— Ne crains rien, splendeur de mes jours. Les petites bébittes ne mangent pas les grosses.

— Non... je n'ai pas peur des insectes. J'ai peur de ce qu'on s'apprête à faire.

— Oh, chère Lysanne ! J'ai peur, moi aussi. Mais je suis persuadé que tout ira à merveille.

Ils restent là, tous les deux sous leur moustiquaire, à fixer les ombres dansantes que

produit la lune sur le plafond de leur abri, à espérer que le jour se lèvera bientôt.

À l'aube, le petit monsieur à lunettes vient les rejoindre. Ils ont à peine fermé l'œil de la nuit, mais ils ne ressentent aucune fatigue. Ils sont trop nerveux, trop excités. L'homme est accompagné d'une jeune femme habillée tout en blanc, un peu plus grande que lui.

— Monsieur et madame Côté, bonjour. Je suis bonheur savoir vous arrivés à bon port.

Elle parle français maladroitement, mais ça rassure Lysanne et Marc-Antoine d'entendre quelques mots dans leur langue. Ils se serrent la main avant que la jeune femme leur demande de la suivre.

Au milieu du village, deux autres couples patientent plutôt sagement. L'un d'eux semble reconnaître Lys, mais celle-ci évite les regards. Elle n'a pas envie de signer des autographes. Pas ici. Pas maintenant. La jeune femme leur fait un petit discours, mais ni mon père ni ma mère ne réussissent à écouter. Alors que le soleil est à peine levé, la chaleur est déjà insupportable. Au bout d'un moment, ils réalisent qu'il y

a eu du mouvement et que la jeune femme les observe avec amusement.

— Vous prendre place jeep en route vers nouveau bébé.

Trois véhicules attendent les futurs parents. Lys et Marc-Antoine s'installent dans le premier avec l'homme à lunettes et la jeune femme en blanc. Pendant que les trois jeeps avancent sur le petit chemin de terre qui s'ouvre devant eux dans la jungle, la jeune femme se retourne vers le couple pour offrir des bouteilles d'eau potable et un fruit.

— Route pas longue. Quelques minutes, leur dit-elle.

Lys agrippe la main de son mari. Elle est nerveuse. Marc-Antoine l'est aussi. Il entoure sa femme de ses bras et dépose un baiser sur son front pour la rassurer. Elle pose sa tête sur l'épaule de l'homme qu'elle aime en dégustant le fruit exotique au goût divin.

Au bout d'un moment, qui semble durer une éternité, le véhicule s'immobilise devant un long bâtiment, où se tiennent en rang une dizaine

de jeunes femmes habillées en blanc. Lysanne ne sait pas si ce sont des religieuses ou des infirmières. Elle sent déjà l'émotion la submerger. Pour éviter de pleurer, elle ne pose donc aucune question.

Les procédures sont longues et le temps s'étire. Mais Lysanne ne se rappelle plus ces moments. Elle a oublié la chaleur et l'humidité. Elle ne se souvient pas non plus des papiers qu'elle a dû signer ni de Marc-Antoine qui refusait de se séparer de son passeport devant l'insistance de la grosse dame vêtue de bleu. Mais elle gardera toujours en mémoire l'instant où on lui a tendu son bébé emmitouflé dans un petit drap blanc. Elle n'oubliera jamais ses grands yeux, son petit sourire.

Elle n'oubliera jamais comment elle a tout de suite su que c'était son enfant et qu'elle l'appellerait Marika.

Je referme la revue pour la millième fois et je fixe la couverture. *Lys nous raconte tout sur l'adoption de sa petite Marika*, est-il écrit en grosses lettres rouges. Je n'arrive toujours pas à croire que ma mère refuse depuis des années de nous expliquer d'où nous venons, mais qu'elle a osé tout dévoiler à l'*Hebdo-Stars*!

Depuis qu'Élodie a trouvé ce très vieux numéro à la bibliothèque, je suis obsédé par l'article. Je le relis au moins trois fois par jour. Bon, ce n'est pas mon histoire qui est rapportée dans cette revue, mais on ne sait jamais, peut-être que mon adoption s'est également déroulée comme ça. Tout se peut!

Je me sens trahi. Je suis au courant que je suis adopté. Aucun doute là-dessus. Mais mes chers

parents ont toujours tenu mordicus à ne nous révéler nos origines qu'à l'âge de 16 ans, prétextant que ce n'est pas fondamental, qu'ils nous aiment comme si nous avions le même sang.

Si seulement j'étais tombé sur des parents moins bizarres ! Ma mère est une ancienne vedette de la chanson populaire recyclée en Madame Cacahuète, l'idole des tout-petits, et mon père est un poète-sculpteur-peintre... Je ne sais pas trop ce qu'il est, en fait, mon père ! Il dit simplement qu'il est artiste. En somme, mes parents sont de grands enfants. J'ai souvent l'impression que ce sont mes sœurs et moi, les adultes responsables de la famille.

Marika, ma grande sœur, serait en colère si je lui montrais ce magazine. Je ne m'y résous pas. Depuis une semaine, je le cache soigneusement sous mon matelas afin que personne ne tombe dessus par hasard. Même si je suis furieux contre ma mère, je me sentirais comme un traître devant mes parents si je dévoilais tout à ma sœur. Ça semble si important pour eux d'attendre. Ce qui me sidère le plus, c'est que Lys soit allée raconter tout ça à un journaliste. C'est un drôle de moyen de garder un secret !

Alexandra, ma petite sœur, n'aura jamais ce problème-là. C'est « le miracle » ! Du moins, c'est comme ça que Marika et moi l'appelons. Les médecins avaient toujours affirmé à mes parents que ma mère ne pouvait pas tomber enceinte. Or, deux ans après mon adoption, Alex est apparue comme par magie dans le ventre de ma mère ! C'est d'ailleurs son portrait tout craché. Sauf pour son nez. Elle a le nez de mon père. Pauvre elle !

J'entends des pas dans l'escalier, de l'autre côté de ma porte de chambre. Je dissimule rapidement la revue sous mon matelas et je me réinstalle dans mon lit au milieu des couvertures, des coussins et de la montagne de mouchoirs usagés que je n'ai pas eu la force de jeter dans la poubelle.

Mon père apparaît dans le cadre, un plateau à la main. Ça me semble bizarre, sur le coup, de le voir sans ses cheveux longs et fournis, comme sur les photos de l'*Hebdo-Stars*.

— Alors, mon grand malade, tu te sens mieux ?

Papa dépose sur ma table de chevet un plateau, sur lequel se trouve un gigantesque bol de soupe chaude.